

Stefan Zweig (1881-1942) Pacifiste, humaniste, mondialiste...et Juif

Lors de la préparation de cet article quelqu'un m'a posé cette question: « Que peut-on dire de neuf sur Zweig sans s'être livré à une analyse approfondie et scientifique de son œuvre ? » Je me remis alors à penser aux nouvelles que j'avais lues dix ans auparavant et qui ont marqué mon esprit au point que l'évocation simple de leurs titres provoque à chaque fois en moi un tumulte d'émotions retenues : « Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme », « Le joueur d'échecs » ou « L'étoile au-dessus de la forêt ». La liste est longue : Zweig en a publié quarante-cinq dont dix-sept encore inédites en français. Cet auteur vivait en moi à travers ses écrits, mais que savais-je réellement de sa vie ? Eternelle question du rapport de l'homme à l'œuvre, et toujours plus complexe qu'il n'y paraît.

Beaucoup d'esprits se sont penchés sur Zweig, et lui-même s'est raconté dans un de ses trois romans, « Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen ». Témoignage nostalgique au charme coloré d'un monde qu'il croyait perdu à jamais, ce voyage dans un demi-siècle de vieille Europe met en scène sa vie et celle de ses contemporains. Tendres années dans la sécurité bourgeoise d'un empire dont les Juifs, citoyens à part entière, vénéraient la figure paternelle du vieil empereur François-Joseph, alors que la jeunesse, méprisée, se heurtait à la hautaine indifférence d'adultes infatués et castrateurs. Souffle grisant de la découverte artistique où Zweig et ses compagnons rivalisent de curiosité pour s'épater mutuellement et se gorger de spectacles et de livres. Gouffre de la liberté qui s'offre dans le vertige d'une modernité triomphante et d'un siècle épris d'humanité. Une décennie plus tard, 1914 signe le basculement de ce monde et projette le jeune auteur dans un fracas qui l'étourdit : peu versé en politique, il adhère au pangermanisme prussien. Egarement guerrier et passager, partagé par une bonne partie de l'intelligentsia viennoise, dont Freud que Zweig admire comme un maître. Notre auteur y perd l'amitié de son premier mentor, Emile Verhaeren, dont un pamphlet dénonce les atrocités commises par les Allemands en Belgique. Il y gagne en revanche celle de Romain Rolland grâce auquel il fera le chemin vers un pacifisme qui ne le quittera plus. Cet épisode relie, en quelques lignes et quelques mois, les trois *modèles*, les trois figures paternelles de Stefan Zweig.

Zweig et les lettres belges

Pacifiste, l'écrivain hérite surtout de l'euro-péanisme spirituel cultivé par sa famille. Cosmopolite, celle-ci lui ouvre l'esprit aux langues ; Stefan connaît l'allemand, le français, l'italien et l'anglais. Ceci explique qu'il se lance dans la traduction. Outre Rimbaud, Baudelaire et Verlaine, il traduit pour la première fois en allemand Verhaeren, Van Lerberghe et Lemonnier. Zweig aimait les Belges et la Belgique, qui est déjà à ses yeux la capitale de l'Europe, un carrefour des cultures, un rempart possible contre la barbarie nationaliste. L'écrivain n'est pourtant pas un engagé et refuse, depuis 1916, toute action politique. Cet attentisme volontaire nuit aujourd'hui à l'image du conteur le plus séduisant de l'entre-deux-guerres qui, selon William Johnston, auteur de l'incontournable « Esprit viennois », « serait bien étonné d'apprendre que la civilisation a survécu et que son nihilisme thérapeutique n'y est pour rien ». Et de conclure : « En prêtant attention à des voix plus constructives, il est peut-être temps de démentir [son] désespoir ». Un appel qui nous est destiné ?

Echec et Mat

Exilé en Angleterre puis au Brésil depuis 1940, Zweig s'y suicide avec sa seconde femme deux ans plus tard. A la *Une* des journaux, aux quatre coins de la planète, cet acte ultime, aux racines insondables et nourri par des sèves intimes, choque plus qu'il n'étonne. Au-delà des douleurs du déracinement, des désillusions et de la fascination morbide, c'est un doute dévorant que Zweig jette à la face d'un monde qui s'enfonce lentement dans la vanité. Si ses biographies de personnalités diverses et des maîtres qu'il a vénérés (Freud, Erasme, Verhaeren pour les seconds, Tolstoï, Nietzsche, Hölderlin, Balzac, Dostoïevski, Stendhal entre autres pour les premiers) pêchent par manque de rigueur scientifique, elles nous éclairent utilement sur son humilité naturelle et sur une exigence morale que Zweig jugera n'avoir jamais atteinte. Il dénonce souvent dans ces essais les travers d'un monde qu'il décidera de quitter « librement », celui où l'image compte plus que le réel apport, où la légitimité s'acquiert non par un patient travail intérieur mais par un jeu d'influences tourné vers l'extérieur. Torturé, souvent ébranlé par des amitiés aussi fortes que blessantes, il trouve en Montaigne un compagnon de la maturité dont il relaie la morale : « Judicieux conseil de Montaigne qui m'avertissait de ne pas sacrifier à l'ambition, de ne pas me compromettre trop passionnément avec le monde extérieur ». Cette quête de la liberté intérieure, cette difficile liberté de l'âme pourraient être les vraies clés de l'oeuvre de Zweig, celle où il laisse affleurer cette substance impalpable et secrète qui fait de lui un des grands écrivains contemporains.

Prodige des sentiments

Ce partage généreux, Zweig nous l'offre au travers de ses personnages de fiction, faux héros aux introspections cruelles, monomaniaques confrontés à leur démon intérieur, âmes passionnées et sincères heurtées par la vie et les autres. Dans ces petits chef-d'œuvres indélébiles, deux fils rouges parmi d'autres : l'omniprésence de l'art, qui renvoie à sa passion pour la création artistique ; celle aussi, à l'avant-scène ou en arrière-plan, de juifs souvent murés dans une intériorité douloureuse. Citons dans « La Pitié dangereuse » le père anobli qui cache son passé et sa judéité, le bouquiniste Mendel et la passion des livres, Esther et la peinture dans « Les prodiges de la vie », la musique dans « L'amour d'Erika Ewald » ou encore le théâtre anglais et l'unique ami, juif, du professeur dans « La confusion des sentiments ». Si Zweig reconnaît que son appartenance à une famille de la bourgeoisie juive a été un atout et que « 9/10 de ce que le monde célébrait comme étant la culture viennoise du XIXe avaient été favorisés, soutenus et parfois créés spontanément par la société juive de la cité », il se refuse à adhérer au sionisme, en dépit de son amitié pour Herzl. Et cela parce qu'il croit par-dessus tout à une humanité spirituellement unie, à un internationalisme qui serait « une somme de liens personnels forgés par l'amitié ». Et pour en revenir à la question du début, c'est peut-être dans son affection profonde, pour ses personnages comme pour les êtres qu'il a aimés, dans cette volonté de comprendre les ressorts de l'âme humaine, que la modernité de Zweig s'exprime aujourd'hui et nous engage à une nouvelle forme de relations humaines où la liberté propre, cette « substance la plus précieuse de la vie », présiderait à nos choix et à nos actes. Et qu'enfin ses livres seraient ce que Zweig voulait qu'ils soient : « du pain pour l'humanité ».

Sylvie Lausberg

Œuvres (presque) complètes publiées en 3 vol., collection « La Pochothèque ».